

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Oedipe à Saint-Anaclet**  
*Pour l'amour de Sawinne* de Roger Fournier  
Roger Fournier, *Pour l'amour de Sawinne*, Montréal, Libre  
expression, 1984, 251 p.

André Vanasse

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39926ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vanasse, A. (1985). Review of [Oedipe à Saint-Anaclet : *Pour l'amour de Sawinne* de Roger Fournier / Roger Fournier, *Pour l'amour de Sawinne*, Montréal, Libre expression, 1984, 251 p.] *Lettres québécoises*, (37), 29–31.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



par André Vanasse

# Oedipe à Saint-Anaclet

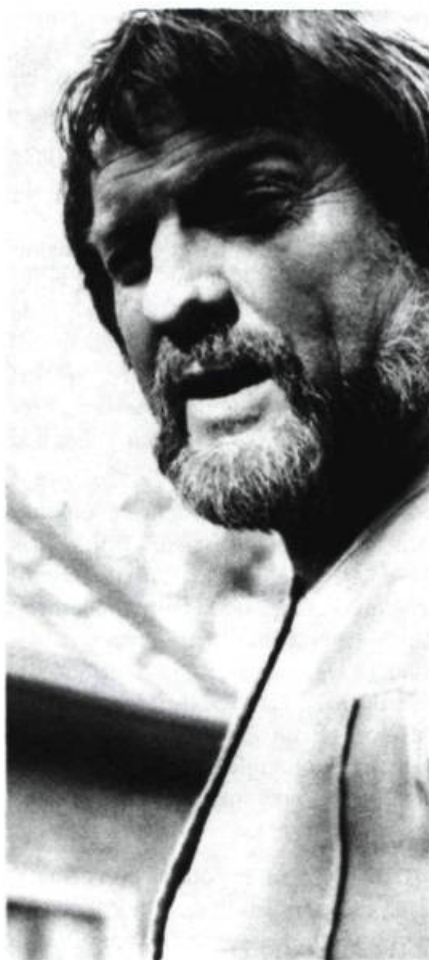
Pour l'amour de Sawinne  
de Roger Fournier

Dehors la neige. Pure. Vierge. Froide. Au dedans, en moi plus précisément, la nostalgie. Une autre année d'écoulée et ce sentiment, combien persistant, d'avoir trop peu fait et surtout de ne pas avoir terminé l'oeuvre ébauchée. Cela m'enrage. D'autres écrivent et produisent. Je les envie. Je pense, bien sûr à Victor-Lévy qui multiplie les livres comme Jésus-Christ les pains. Il arrive même qu'on en oublie dans la fournée. À preuve, *Discours de Samm*, un grand cru, qui n'a pas reçu l'accueil qu'il méritait. C'est dommage.

Roger Fournier, quant à lui, s'il n'a pas produit autant que Beaulieu, son cadet, en est tout de même rendu à son onzième roman. La quantité, on le sait, n'est pas un gage de qualité. Certains lui reprocheront donc ses excès, d'autres je ne sais trop quoi. Déjà Gilles Marcotte a donné le ton dans sa chronique de l'*Actualité*: «Je ne suis pas sûr que *Pour l'amour de Sawinne* soit un très bon roman». Et Marcotte d'insister plutôt sur l'intérêt sociologique de sa dernière parution. Sur ce point, il a raison: il y a dans *Les Sirènes du Saint-Laurent*<sup>1</sup> et dans *Pour l'amour de Sawinne*<sup>2</sup> une description du terroir qui nous ramène sans détour à *La Terre paternelle* de Patrice Lacombe et à l'idéologie conservatrice affirmée clairement dans la préface qui introduisait le roman.

Ce retour en arrière est tellement évident qu'André Renaud malgré une critique dithyrambique («Ici, il se surpasse. *Les Sirènes* étant le meilleur de ses livres.» *LQ*, no 35, p. 62) n'a pu s'empêcher, lui aussi, de reculer dans le temps et de rappeler, à propos de ces souvenirs d'autrefois, «*Les Soirées canadiennes*, le mouvement patriotique de 1860 et les

débuts de notre littérature» (p. 62). J'avoue pour ma part avoir été étonné. Voici un livre fort bien écrit mais qu'Adolphe Nantel ou Adjudant Rivard auraient pu signer! *Les Sirènes du Saint-Laurent* est une description à ce point conforme aux attentes du pouvoir d'une certaine époque que l'Évêque de Rimouski (l'actuel ou ceux qui l'ont précédé) aurait, sans sourciller, accordé son «*nihil obstat*». C'est tout dire.



Photothèque de Radio Canada

Mais comment pourrait-il en être autrement? *Les Sirènes du Saint-Laurent* nous présente une vision incontestablement idyllique de la vie champêtre. Même si la crise sévit, le narrateur n'a souvenance que de la vie heureuse (malgré les privations) qu'il a vécue sur la terre paternelle précisément parce que c'est le père qui veillait à tout et qui faisait en sorte que personne ne manquât de rien. Dans *Les Sirènes*, les événements suivent leur cycle avec une régularité qui leur enlève tout intérêt dramatique. Chaque chose en son temps. La vie comme la mort. Tout est pour le mieux pour la plus grande gloire de Dieu.

On comprendra alors pourquoi *Les Sirènes du Saint-Laurent* ne peut être qualifié de roman. Il s'agit, à n'en pas douter, de souvenirs qui racontent l'époque lointaine et paradisiaque où Alice et *Fleurien* (Florian de son vrai nom) vivaient en harmonie sur leur ferme avec leurs dix-huit enfants. C'était la belle époque, pour pasticher Claude Lévêillé, où «papa et maman nous aimaient bien».

Et c'est après la lecture des *Sirènes* (à vrai dire longtemps après) que j'ai tout à coup compris l'essence même du projet romanesque de Roger Fournier (du moins dans son cycle «taurin»). Écrire c'est bouleverser l'ordre des choses, l'ordre paternel. Et de fait, à l'exception des *Sirènes du Saint-Laurent*, ode ultime et unique à la gloire du père, tous les autres romans racontent le désir parricide. Dans *Les Sirènes*, le souvenir, celui-là précisément qui est à l'origine de la genèse de l'ensemble de l'oeuvre de Roger Fournier, nous est raconté volontairement dédramatisé: «(...) un jour où je marchais en compagnie de mon père dans le «fond

de su'a côte» pour aller faner du foin, je portais une carabine .22 dans la saignée du bras. C'était pour tuer des siffleurs, éventuellement. À un moment donné, mon père s'arrêta pour relever un pieu de clôture et je le devançai de quelques pas. Alors, sans trop savoir pourquoi, je levai le canon de la carabine dans sa direction et je dis, avec la plus grande innocence de monde: — Pour vous atteindre à la tête, faudrait que je me place comme ça. Mon père me rabroua avec une violence qui me parut exagérée, étant donné que je n'avais pas du tout envie de le tuer. Mais allez donc savoir ce qu'il y a dans la tête des enfants. (p. 13)».

Ce qu'il y a dans la tête des enfants et de façon évidente dans l'oeuvre de Roger Fournier, c'est précisément l'intention parricide. Si, dans *Les Sirènes*, Roger Fournier désamorce littéralement ce fantasme, c'est probablement pour se déculpabiliser d'avoir participé à la mise à mort du Père dans *Le Cercle des arènes*, roman dont j'ai parlé dans le numéro 31 de *Lettres québécoises*. Mais ce n'est pas suffisant semble-t-il. Ce grand texte blanc qu'est *Les Sirènes du Saint-Laurent* est précisément trop blanc pour apaiser la conscience du narrateur lequel remet en place tous les décors de son ancienne tragédie pour venger enfin le Père assassiné.

De fait *Pour l'amour de Sawinne* convoque des personnages antérieurs: Norbert, le héros des *Cornes sacrées* et Josué celui de *La Marche des grands cocus*. Le roman débute (comment pourrait-il en être autrement?) par la mort du Père: Josaphat rend l'âme au village veillé par Josué et Norbert tous les deux ivres suite aux libations auxquelles ils se sont livrés pour célébrer leurs retrouvailles. Norbert est arrivé le jour même (le hasard fait souvent bien les choses dans l'oeuvre de Fournier!) après une absence de quinze ans. Josué l'a reçu comme l'enfant prodigue sur la terre paternelle dorénavant devenue sienne.

Mais tout a changé: le petit lopin de terre qui avait suffi à nourrir les dix-huit bouches avides qu'avait procréées Josaphat s'est monstrueusement agrandi. Josué a joué d'audace et a réussi un coup de maître en augmentant le cheptel à quarante têtes et en se gréant de tous les instruments mécaniques les plus modernes. La vallée de Josaphat, c'est bel et bien Josué qui l'a créée (amusant, non, ces

prénoms choisis par Fournier: Josué n'est-il pas le successeur de Moïse, celui qui fit entrer le peuple juif en Terre promise?).

Fort de ses retentissants succès, chef avant même d'avoir été intronisé et bien qu'il ne soit pas l'aîné, Josué prend tout en mains y compris le déroulement des rites funéraires qui auront lieu à Rimouski dans un vrai salon mortuaire et non pas à la maison familiale comme le veut la tradition.

Pour la famille, c'est un scandale. Mais le pouvoir de Josué et surtout son pouvoir de payer (c'est lui qui prend en charge tous les frais d'inhumation) auront tôt fait de faire taire les insatisfaits.

Pour calmer les esprits, Norbert aura la bonne idée d'arrêter le cortège funèbre sur la côte la plus élevée de la terre à Josaphat, celle que le défunt affectionnait parce qu'il avait l'impression, lorsqu'il s'y rendait, de dominer le monde. Et là, après un discours touchant, Norbert se permettra cet étrange saut au-dessus de la tombe de son père, geste dont la signification lui échappe. «Un sens, dit-il, que je peux difficilement expliquer moi-même. Il vous faudra beaucoup de temps pour le comprendre, mais ça ne fait rien. Josaphat est mort et nous devons aller au-delà de lui. (p. 50)».

Or ce geste, le lecteur n'en décrypte pas plus le sens que les parents réunis sur cette colline. Il ne nous sera jamais expliqué. Si le lecteur saisit qu'il faut aller au-delà du père, il s'explique mal la pirouette. Dépasser le père, impose-t-il de faire le pitre? Pourquoi après avoir accompli la figure acrobatique, Norbert prétend-il que «le dieu Pan venait de renaître (p. 51)»? Il y a là un mystère que je n'ai pas réussi à résoudre.

Chose certaine, cet étrange comportement change à tout jamais l'ordre des choses puisque, fort lui aussi de l'emprise qu'il exerce sur la famille, Norbert, dans son homélie à l'église, prend les devants et règle sans coup férir la succession de Josaphat: «Notre père Josaphat est mort. Il lui faut un remplaçant. Je propose à la famille et à tous les paroissiens qui le voudront, d'applaudir le successeur de Josaphat, Josué! (p. 55)».

C'est du bout des doigts puis, finalement, emportés par le mouvement que les membres de l'assemblée répondent à l'invitation de Norbert. Pour le plus grand

malheur de Josué autant que de Norbert parce que ce statut de chef ou de roi, de toute façon déjà usurpé, ils le paieront d'une tragédie.

Ainsi, malgré qu'il soit, au début, hypnotisé par la tranquille arrogance de Josué, Norbert constatera, à mesure que le temps avance, qu'on ne peut pas rejeter du revers de la main les traditions de tout un peuple. Norbert, celui qui avait naguère contesté l'autorité de son père Josaphat, se fera progressivement le défenseur des valeurs traditionnelles. Du moins est-ce toujours avec un pincement au coeur qu'il constatera à quel point la mécanique moderne dépoétise les contacts avec la nature et avec les autres humains.

Mais pour Josué, il en va tout autrement. La vie doit suivre son cours. Il poursuit donc son rêve de pouvoir lequel prolifère comme un cancer. Il veut *toutes* les terres du troisième rang. Il les aura. Il veut être maire. Il le sera. Pris dans son tourbillon ascensionnel, il se laissera emporter par le mouvement dément de sa propre démesure.

Ainsi entre Norbert et Josué (ils se sont associés peu de temps après l'arrivée de Norbert à Saint-Anaclet) l'opposition se fera de jour en jour sentir. Opposition d'autant plus exacerbée que Norbert est tombé follement amoureux de Sawinne, la fille que Josué a eue de ses amours adultérines avec une Indienne. Incestueux, culpabilisé mais en même temps incapable de résister à la passion qui l'emporte, Norbert et Sawinne commettront l'imprudence de dormir ensemble une nuit de trop.

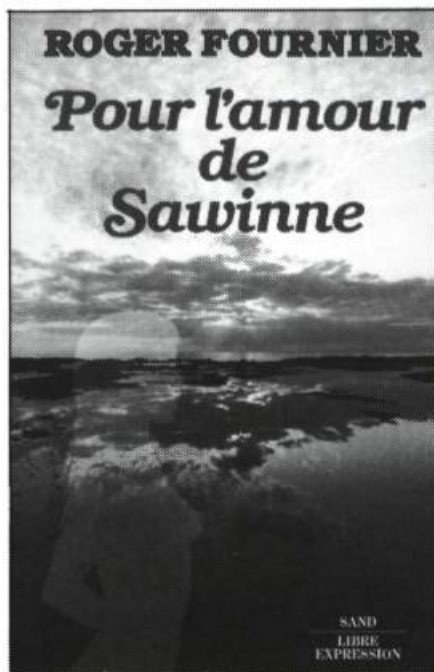
Dès cet instant les dés sont jetés. Josué, fou de rage et de jalousie, tuera son frère au cours d'une rixe à la fois tragique et pathétique. Sa fille, Sawinne, atterrée devant l'inéluctable destin qui est le sien, lui crèvera, au moyen d'une fourchette, les deux yeux avant de quitter la terre paternelle à tout jamais.

*Pour l'amour de Sawinne* pourrait donc, de prime abord, apparaître comme le récit d'un fratricide. Tel est du moins le côté manifeste du récit heureusement contredit par le geste de Sawinne qui, en crevant les deux yeux de son père, fait du même coup refluer le mythe d'Oedipe. Et comment nier qu'aux yeux de Norbert, Josué soit à la fois le successeur de Josaphat (c'est lui-même du reste qui

a permis son intronisation) donc *son* père par procuration et en même temps le père de Sawinne? Or cette fois-ci c'est le père qui tue le fils et qui, d'une certaine manière, rétablit l'ordre du monde.

*Pour l'amour de Sawinne* apparaît donc, dans l'économie romanesque de l'oeuvre de Roger Fournier, comme un texte expiatoire. Il fallait, après le meurtre du père, accompli dans *Le Cercle des arènes*, que le fils soit puni pour son crime. *Les Sirènes du Saint-Laurent* ne pouvait, malgré qu'il fût un poème à la gloire du père, répondre à cette exigence symbolique. Il en fallait plus. Il fallait la mort pour que le cycle taurin de Fournier puisse se clore. Mais en procédant de cette manière, Roger Fournier s'obligeait à un invraisemblable renversement des pôles: le chantre du dieu Pan, Norbert pour être plus précis, bascule dans le clan du Christ (il meurt à trente-trois ans à la vue de deux troncs d'arbre qui dessinent une *croix* sur le sol).

Cette interprétation, qu'il faudrait étayer plus longuement, me paraît rendre compte du côté «réactionnaire» de *Pour l'amour de Sawinne* (de même que celui des *Sirènes du Saint-Laurent*). À dire vrai, Roger Fournier, à cause même de la dynamique inconsciente qui soutient sa production romanesque, s'est aussi



placé dans l'obligation de faire marche arrière (Norbert, ne l'oublions pas, revient à la terre paternelle après quinze ans de fuite) et de revaloriser une tradition qu'il avait pourtant contestée au profit des valeurs hédonistes symbolisées précisément par le dieu Pan.

Ce retour en arrière lui a été dicté non pas à cause de ses croyances mais parce que le personnage fils dans l'oeuvre de Fournier devait se faire pardonner un parricide commis dans l'enceinte d'une arène à Nîmes.

Le crime ne paie pas puisqu'il faut trop souvent le payer de sa vie!

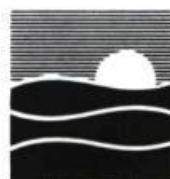
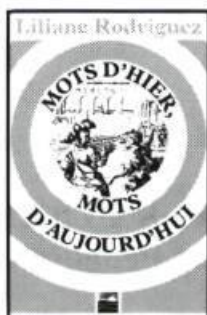
*Pour l'amour de Sawinne* malgré l'idéologie réactionnaire qui le traverse de part en part mais surtout à cause du souffle inconscient qui le balaie, est un livre à lire: déchiré, distordu, oscillant dramatiquement entre le passé et le présent, le récit tente, dans cette suprême tension, de se tenir dans un impossible équilibre. □

1. Roger Fournier, *Les Sirènes du Saint-Laurent*, Montréal, Primeur, 1984, 246 p.
2. Roger Fournier, *Pour l'amour de Sawinne*, Montréal, Libre expression, 1984, 251 p.

## Mots d'hier, mots d'aujourd'hui

\$6.95

par Lillianne Rodriguez



ÉDITIONS des  
PLAINES

C.P. 123  
SAINT-BONIFACE  
MANITOBA R2H 3B4  
Tél.: (204) 235-0078

Lillianne Rodriguez, détentrice d'un doctorat en littérature de la Sorbonne, et actuellement professeur de langue et de littérature au Collège Universitaire de Saint-Boniface, communique aux lecteurs, au moyen de ce livre, des connaissances précises et nuancées sur un aspect particulier du français parlé au Manitoba «dépositaire de nombreux traits, mots ou constructions aujourd'hui perdus en France ou réservés à des effets de style alors qu'ils sont restés, au Manitoba, des faits de langue». S'étant proposé d'expliquer la nature même de ces éléments linguistiques ainsi que de préciser les raisons de leur survie, l'auteur nous livre une étude qui peut être conçue comme un véritable abrégé grammatical et historique de divers traits de langue tels qu'ils apparaissent actuellement à l'usage parmi les Franco-Manitobains. Le public francophone qui lira et consultera ce petit ouvrage sera amené à s'interroger, à chercher à savoir ce qu'est exactement la langue qu'il parle, ainsi qu'à en mesurer la complexité et à mieux en apprécier les richesses.

Tatiana Arcand